

"Je vais vous apporter Nounours"

Catherine Ferney-Coaracy

Vitry (CHS Villejuif)

"Je vais vous apporter un nounours pour le dispensaire" me dit un jour Elisabeth.

Ce nounours, elle veut le confier à quelqu'un. Ne nous méprenons pas ; ce n'est pas un cadeau. C'est une partie d'elle-même qu'elle veut mettre en sécurité, et qu'elle vient momentanément déposer là.

Nounours porte un pantalon, sa soeur jumelle, vêtue d'une robe, viendra bientôt le rejoindre.

Petite fille, alors que, prise dans un conflit familial, elle retournait chez ses grands-parents, elle avait réussi de justesse à sauver son nounours qui gisait sur un tas de charbon à la cave, risquant d'être brûlé.

Ce nounours, elle le reprendra quand, "réparé", il ne risquera plus la destruction, et que "fortifié", elle le jugera apte à affronter l'existence. C'est à dire quand elle réintégrera certaines parties clivées de son moi.

Pour Annick, c'est un monstre que j'héberge. Elle vient en psychothérapie parce qu'habitée par un monstre ; il lui faut bien le déposer quelque part. Monstre de pâte à modeler, ou plutôt partie d'un monstre, car, bien qu'il s'agisse d'un monstre entier, elle n'en a fait que la tête. Monstre qui pique et qui hurle d'effroi.

Pour Antoine, c'est le père mort que j'héberge. Cette absence innomable et angoissante, il va la construire et la symboliser dans la pâte à modeler. Jusqu'à ce que, "ayant vidé son sac", il ne pense plus à son idée obsédante. Oui bien sûr, elle est encore là, mais il n'y pense plus, il l'oublie.

Pour Pierre, c'est le père inconnu, qui le laisse en suspens face à la question : "comment être père" qui surgit avec d'autant plus d'insistance que son fils a l'âge qu'il avait quand sa mère épousa son beau-père. Comment être père, entre deux pères ?

On voit apparaître ici une fonction essentielle du psychothérapeute : héberger l'angoisse et le fantasme du patient, mais aussi celle d'autres soignants.

Parfois c'est le patient qui héberge quelque chose de nous. Suzanne racontait, cernait une histoire dans ses modelages.

Cette histoire, je tentais de la reconstruire ; une infirmière qui connaissait bien la patiente, m'avait donné quelques pistes.

Mais quelle était donc cette étrange histoire que Suzanne cherchait à me communiquer et que je m'efforçais de décrypter de modelage en modelage ; d'une ombre à une statue, d'une statue à un personnage un jour, peut-être pas comme un autre. Je finis par comprendre que cette histoire, c'était la mienne.

Suzanne hébergeait quelque chose de mon histoire, et reconstruire la sienne, c'était aussi affronter la mienne.

Le club basé sur l'accueil est très certainement un lieu privilégié de l'hébergement de l'angoisse et du fantasme.

L'accueil, c'est l'accueil de l'Imaginaire (la vie psychique a deux versants : un symbolique et un imaginaire).

De Léa, c'est la féminité que nous hébergeons et les tentatives de se situer dans un oedipe structurant. Elle cessera les passages à l'acte quand elle se heurtera à un interdit de la part des soignantes du club.

Fernand, jeune psychotique devenu aveugle à la suite d'une TS, arrive avec sa machine à écrire au CATTP et demande qu'une soignante l'aide à apprendre à s'en servir. Il est convenu d'un jour et d'une heure dans la semaine. Cette demande va bien au-delà de la machine à écrire et de la cécité de Fernand. Dans ce lieu où il sent une certaine sécurité, il peut affronter la machine à écrire et sa cécité.

Une autre fois, il téléphone pour demander s'il peut venir sans ses prothèses oculaires. Il porte d'épaisses lunettes qui masquent ses yeux de celluloïd.

M'acceptez vous aveugle, mutilé et fou ? A partir de cette acceptation, pourrais-je m'accepter moi-même ?

Ce matin là, sitôt entré, Georges, visiblement un peu "éméché" nous accueille en faisant hurler Carmen.

Il pense avoir bu un peu plus de bière que de coutume. Il est un peu agité. Là encore on est bien au delà de l'alcool et de l'opéra. Carmen est probablement une image de Georges, un Georges qui serait femme et qui chante : "Si tu ne m'aimes pas, je t'aime et si je t'aime prends garde à toi !"

Paul qui soupçonne les soignants de tricher au jeu, menace en riant d'aller se plaindre au médecin-chef.

**

*

La fonction du club a toujours été aussi de servir de base, de tremplin pour autre chose : (un emploi, une sortie de l'hôpital, une psychothérapie, une famille d'accueil). Pour les soignants., on connaît tous ces exemples où le fait d'avoir travaillé dans une équipe a pu avoir des effets thérapeutiques pour un sujet. "Instituer c'est travailler à libérer notre inventivité". (H. Chaigneau citée par D. Karavokycos).

les réunions d'équipe constituent un accueil mutuel et réciproque de l'angoisse et de l'imaginaire de l'autre soignant, ce qui permet de "donner sens" à sa pratique quotidienne.

Le champ institutionnel ne relève pas d'une maîtrise consciente (Oury). On héberge ce qui vient de l'autre et qu'il veut bien nous confier à héberger ; mais qu'il nous signifie sans avoir conscience. Il ne s'agit pas de transparence du sujet, ni de curiosité. La curiosité est du côté de la pulsion d'emprise et quand elle est intrusive, elle n'est pas sans lien avec une agressivité refoulée ou inhibée. elle a souvent des effets dévastateurs, fruits de l'envie. Oury nous décrit la "noïse" c'est à dire la rumeur.

Si l'hébergement de l'angoisse est thérapeutique, cette fonction thérapeutique n'est pas figée dans un statut ou dans une personne.

Ainsi un patient hébergera thérapeutiquement l'angoisse d'un autre patient ou celle d'un soignant.

"Je comprends et j'accepte la peur des autres" nous dit Mr K. (faisant allusion à sa séropositivité) lors d'une réunion de pavillon.

Ainsi, héberger l'angoisse de l'autre, c'est peut-être lui permettre de trouver un lieu, une étape qui rendra possible ce qu'Oury appelle "greffe de transfert tenant lieu d'espace transitionnel".

Pankow décrit la psychose comme un trouble de l'investissement de l'espace, d'où l'importance du Club et du CATTP qui s'en inspire, lieu où l'on crée autour du patient une convivialité, une "ambiance" pour qu'il puisse s'exprimer : un lieu où quelque chose se passe, quelque chose plaît et compte.

Georges qui nous prête ses compacts de musique classique, les madeleines que j'ai ramené de Dax, les recettes de cuisine gardées dans un classeur, le jeu de dames chinoises, les photos des fêtes et des sorties.

Malheureusement, certains CATTP sont devenus de vrais centres sociaux où justement manque cette fonction essentielle qu'est l'accueil; Basé sur la disponibilité du soignant, sa vigilance à l'autre et sa capacité à accueillir l'inattendu, le Cub est un lieu qui opérera comme "greffe de transfert" où il pourra y avoir émergence de quelque chose.

Un lieu en "jachère", hors de la maîtrise consciente et de l'emprise, où le patient tranquille pourra alors commencer à se manifester comme sujet.

Un lieu où vivre un peu.

Un espace où le fantasme peut advenir. L'essentiel c'est ce qui se passe au niveau du fantasme.

Mais le fantasme ne se manifeste que si l'on est soi même dans une ouverture psychique propice. C'est à dire dans état de réceptivité en rapport avec son propre désir, et non pas dans l'évitement du désir.

C'est le processus de base de la psychothérapie institutionnelle. Qu'est ce qui fait obstacle à l'accueil du fantasme ? Ce sont les limites psychiques de chacun. Le psychanalyste n'amène pas son patient plus loin qu'il n'est allé lui même.

C'est d'un certain rapport au désir dont il est question.

Dans tous les établissements les "aphages" (bouffeurs de désir) sévissent.

Qui sont les "aphages"? Tous ceux qui ne supportent pas le désir.

Que font les "aphages"? Ils se groupent capables du meilleur dans "leur" équipe et du pire à l'extérieur.

Culpabilisés à force d'éviter l'angoisse et le désir, ils ne supportent pas l'ouverture et moins encore le changement. Phobiques de leur ignorance et du pouvoir (ce qui n'est que la projection de leur propre désir de pouvoir écrasé), enlisés dans la rivalité imaginaire, ils ne sont pas "ouverts", ils sont sur leurs gardes, parce qu'"on ne sait jamais".

Les "aphages" ont peur de nous mais surtout d'eux-mêmes et on sait bien que la paranoïa est l'avatar de la phobie.

Difficile de leur parler : les "aphages" n'ont pas d'oreilles, non pas qu'ils soient sourds, ils seraient plutôt interprétatifs. Ils emprisent, maîtrisent en accusant les autres, ils souffrent.

Pris dans leur code, vous comprendrez vite qu'une certaine bienséance s'oppose à toute parole vraie. Les "aphages" sont surmoïques ; d'un surmoi qui empêche. Ils y vont volontiers d'une leçon de morale. Ils croient aux mythes (mythe de l'administration, de l'ordinateur, du médecin, du mauvais objet, de la psychologue etc...) la liste est longue. Comme dirait Offenbach "Il y en a qui se disent Espagnols et qui ne sont pas de vrais Espagnols".

Depuis quelque temps, je me sens devenir un apha. Voilà les premiers symptômes : quand vous commencez à vous enfermer dans un bureau, à éviter les autres pour qu'ils ne vous embêtent pas, quand vous n'avez plus envie de parler, ni d'écouter, ni d'échanger, parce que vous vous sentez toujours convoqué à la rivalité, voire à la haine, sans cesse désapprouvé, quand vous ne dites plus rien en réunion et qu'un désinvestissement lent et sournois risque de s'installer... Heureusement les patients sont là et quelques non aphaes, et pour eux on rétablit le contact...

Quand on ne se dit pas Espagnol et qu'on ne sait pas si on est un vrai Espagnol (parce que ça n'a pas d'importance), quand on essaie d'héberger nounours (parce que ça c'est très important), les "aphages" sont en rage !